

66^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Panorama

CAPRICCI PRÉSENTE

L'ANGE, BLESSE

(THE WOUNDED ANGEL)

UN FILM D'EMIR BAIGAZIN

L'ANGE BLESSE UN FILM DE EMIR BAIGAZIN AVEC MURLYBEX SAKTAGANOV · MADIYAR ARIPIRAY · MADIYAR HAZAROV · OSMAN ADILOV · ANZAR · FARUKOVA · TIMUR AIDARBEKOV · KANAGAT TASKARAEV · RASUL VILYAMOV · PHOTOGRAPHIE : YVES CAPE · DECORS : SERGEY KOPYLOV · COSTUMES : KAMILLA KURMANBEKOVA · DESIGN SON : MARKUS KROHN · PRODUCTION : ANNA VILGELMI · CO-PRODUCTEURS : THIERRY LOUNAS, JONAS KATZENSTEIN, MAXIMILIAN LEO · PRODUCTEUR EXECUTIF : BEIBIT MUSLIMOV · PRODUCTEUR ASSOCIE : ALEX CHUNG · UNE PRODUCTION KAZAKHSTAN · AVEC LE SOUTIEN D'ARTE FRANCE CINEMA, AIDE AUX CINEMAS DU MONDE, CNC, MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES ET DU DEVELOPPEMENT INTERNATIONAL, INSTITUT FRANÇAIS, REGION DES PAYS DE LA LOIRE, Doha Film Institute, Film und Medienstiftung NRW, Vision Sud Est et Hubert Bals Fond · EN COOPERATION AVEC THE POST REPUBLIC · REALISATION, SCENARIO ET MONTAGE : EMIR BAIGAZIN · WWW.EMIRBAIGAZIN.COM



capricci



TimeOut

arte

brain



REVUE DE PRESSE

**L'ANGE
BLESSE**

Un film de
Emir Baigazin

Sortie 11 mai 2016

SOMMAIRE

- I. Quotidiens
- II. Hebdomadaires
- III. Mensuels
- IV. Internet

I. QUOTIDIENS

Le Monde

« L'Ange blessé » : quatre garçons dans la tourmente

« Milieu des années 1990, au Kazakhstan. Après la chute de l'URSS, l'Etat, par mesure d'économie, a coupé l'électricité dans les maisons. » Ainsi s'ouvre *L'Ange blessé*, deuxième long-métrage du jeune Emir Baigazin, dont le précédent, *Leçons d'harmonie*, avait reçu en 2013, à la Berlinale, l'Ours d'argent « pour la meilleure contribution artistique ».

Après ce carton de contextualisation, quatre saynètes introduisent les personnages autour desquels vont évoluer les parties de ce qu'il faut bien appeler un quadriptyque, tant la composition des plans, brute et sophistiquée, tout en surcadrages, tant l'harmonie triste des couleurs (murs gris-verdâtre, extérieurs beige-gris, sur lesquels se découpent de petites taches de couleur), tant le travail des clairs-obscurs à la bougie évoquent la peinture. Le titre du film, lui, est emprunté à celui d'une toile de Hugo Simberg, peintre finlandais du XIXe siècle dont le symbolisme magique essaiera à différents points du film.

Chacun des volets raconte un moment de bascule dans la vie d'un jeune adolescent, un événement qui le met en prise directe, pour la première fois, avec le mal. Pour Jaras, c'est le retour de son père à la maison, après des années passées en prison pour vol. Forcé de céder sa chambre à cet inconnu, d'affronter le regard stigmatisant des voisins, de travailler pour financer les nouvelles dépenses du foyer, il commet un vol à son tour. L'histoire se referme sur le silence d'un écran noir, que transperce bientôt une voix d'or chantant un sublime *Ave Maria*.

Correspondances souterraines

C'est la voix de Poussin, la voix de la grâce, qui maintient ce garçon à l'écart des bagarres où voudraient l'entraîner ses camarades. Jusqu'au jour où le ciel l'abandonne, et sa voix se casse. On rejoint alors Crapaud, errant dans des ruines en quête de vieux métaux, qu'une rencontre fortuite avec trois fous conduit à commettre un acte gratuit d'une cruauté terrible. Et puis Aslan, étudiant en médecine promis à un glorieux destin, à qui sa petite amie apprend qu'elle est enceinte.

Entre ces quatre parties autonomes, des rimes circulent, formant un courant de correspondances souterraines. Sans que l'auteur ne fasse jamais plus de commentaires sur la situation politique et sociale du pays que les deux phrases inscrites sur le carton d'ouverture, les dilemmes moraux des personnages sont posés à des individus livrés à eux-mêmes, privés de tout repère dans un système où l'Etat défaille.

On retrouve cette manière qu'avait déjà Emir Baigazin dans *Leçons d'harmonie* d'offrir une toile de fond sociopolitique à un problème métaphysique. Si ce film séduit plus que le précédent, toutefois, c'est qu'il est moins univoque. En éclatant son propos autour de quatre trajectoires très différentes, le cinéaste demiurge crée des brèches dans sa forme archi-maîtrisée. Le ton paraît moins sentencieux, et l'oeuvre plus accueillante, plus ouverte.

Remarqué avec "Leçons d'harmonie", Emir Baigazin met superbement en scène les lieux et les êtres, et cite William Golding : « Puisque nous savons que personne ne viendra nous chercher et que nous allons devoir vivre ici pour toujours, nous ne pouvons plus nous comporter comme des enfants. » Nul misérabilisme, mais une confrontation d'une sauvagerie altière avec la condition humaine.

Marie-Noëlle Tranchant

Le Canard enchaîné

L'ange blessé

Pour aider son père, sorti de prison, un jeune garçon est tenté de voler la marchandise qu'il doit garder. Un autre, à la voix d'or, affronte des voyous au risque de rater son concert. Un troisième, glaneur de ferraille, tombe sur un trésor et sur ses vulnérables gardiens. Un quatrième, sur le point de réussir sa médecine, découvre que sa petite amie est enceinte.

Réflexion superbe et déroutante du Kazakh Emir Baigazin (Ours d'argent à Berlin pour « Leçons d'harmonie ») sur le point de basculement vers l'irréversible, au cœur du chaos adolescent. — **J.-F. J.**



Le temps vire à la rage

«L'Ange blessé», d'Emir Baigazin, dépeint en séquences symboliques le parcours chaotique d'ados kazakhs.

Frappe, dans *l'Ange blessé* d'Emir Baigazin, la dureté limpide des plans, si claire et brutale qu'on croit pouvoir les toucher de la main, s'y couper comme à des éclats de roche translucide. Si, au moment de les atteindre, ils s'éloignent, c'est pour ne pas nous blesser de leur tranchant. Les corps pris dans ces blocs, comme du plomb fondu dans un moule, ce sont de jeunes garçons, presque adolescents. Et ils sont terribles, ces anges butés, effrayants de beauté impassible, qui traînent dans la campagne kazakhe. Chacun a son bloc, son drame, son morceau d'histoire désespérée. L'un, fuyant le crime, devient un voleur. Un autre, chanteur, perd sa voix et devient un violent. Un troisième, solitaire, rencontre d'étranges camarades. Le dernier, en devenant un arbre, devient fou. Ce pourrait être une série de fables, d'apologues sur le destin, et *l'Ange blessé* est aussi cela. Mais il ne cherche pas le point fatal où chaque enfance bascule : tout l'inverse, il scrute ce qui ne change pas, ce qui reste indemne, indifférent, sur les corps de ses jeunes figures. Leur froide et éternelle colère.

Usant de références directes aux œuvres d'un peintre finlandais, Hugo Simberg, le deuxième film du cinéaste kazakh, remarqué en 2013 avec *Leçon d'harmonie*, relève, comme ces tableaux, d'une recherche symboliste : chacune de ses images martèle bien quelque chose comme une pure idée. Mais c'est un symbolisme aussi énigmatique que les visages de ses héros. Les signes qu'émettent un corps humain, un lieu, un objet sont indéchiffrables. Un film qui reconnaît et expose cela - le refus que lui oppose la matière de signifier quelque chose - s'invente toujours une force nouvelle, un désir obstiné de cinéma. C'est ce que fait *l'Ange blessé*, en cherchant à construire, bloc par bloc, des images-symboles qui ne seraient le symbole de rien. Ce geste est identique à ce vers quoi il tend : la calme colère des jeunes garçons, rage inexpressive qui n'exprime rien qu'elle-même. Il la rejoint presque, mais recule juste au point où cela pourrait faire mal. C'est dommage, et c'est louable : on aura eu l'aperçu d'un danger mortel. Si le film ne cède pas, s'il résiste à notre amour et à notre avidité, c'est qu'il a ses raisons de cinéma. Il refuse de nous livrer en pâture à la rage du monde.

Luc Chessel, le 10 mai 2016

II. HEBDOMADAIRES

CINÉMA



L'ANGE BLESSÉ

EMIR BAIGAZIN

A la manière d'un scientifique, le cinéaste kazakh observe quatre ados basculer dans la folie. Il signe un film dépouillé, aussi beau qu'oppressant.



Rien de drôle dans ce film à sketches venu du Kazakhstan. Emir Baigazin y suit la trajectoire de quatre ados, autant de cousins du collégien vengeur de *Leçons d'harmonie* (2013), son premier long métrage remarqué. C'est une variation sur le déterminisme et sur la manière dont le mal s'insinue chez des innocents. Le cinéaste, féru de physique, de chimie et de biologie, les observe comme pour une expérience scientifique. Chacun habite une maison misérable aux murs blancs. Dehors, l'horizon semble bouché par la steppe, infiniment desséchée.

L'Ange blessé se déroule dans le Kazakhstan des années 1990, à l'époque des restrictions d'électricité imposées par le gouvernement. Belle idée : symboliser le basculement du quatuor dans la folie par une coupure de courant. Quelqu'un (ou quelque chose) semble déclencher un interrupteur

dans leur tête, et les voilà plongés dans les ténèbres. Ils disjonctent, passent du côté obscur. Ces créatures monstrueuses, Emir Baigazin les suit en plans-séquences dépouillés, d'une grande beauté. Et quand il emprunte au cinéma de genre, il gagne encore en intensité. Le troisième mouvement, postapocalyptique, a des accents tarkovskiens : un adolescent cupide erre dans les usines désaffectées, avec l'ambition démesurée de trier la ferraille. Le quatrième est un asphyxiant film d'horreur, avec un jeune homme apathique qui prépare un examen de médecine jusqu'au burn-out. La névrose qu'il développe ensuite vis-à-vis de l'eau résume parfaitement cette œuvre marmoréenne et incandescente. — **Nicolas Didier**
| *Ranenny Angel*, Kazakhstan-Allemagne-France (1h52) | Scénario : E. Baigazin. Avec Nurlybek Saktaganov, Madiyar Aripbai, Madiyar Nazarov.

Une plongée dans les ténèbres de la psyché humaine aux accents tarkovskiens.

Quatre récits touchants de l'adolescence en lutte pour la survie sociale.



Avec sa raideur, sa découpe tranchée, son débit hypnotique de longs plans fermement cadrés à l'intérieur desquels une violence inéluctable gonfle sourdement, Emir Baigazin évoque volontiers une sorte de Haneke kazakh – le goût pour la perversion en moins, et c'est tant mieux.

Sécheresse de ton, puissance picturale tranquille (tant celle des paysages arides que celle des visages graves et renfermés qui y circulent) sont au programme de ce second film (après le très apprécié *Leçons d'harmonie* en 2013) qui confirme également un penchant notable pour l'allégorie.

Un constant étourdissement

Quatre histoires se succèdent, mettant toutes en scène un enfant ou un adolescent confronté à un dilemme opposant son aspiration à une vie meilleure (perfectionner son chant, devenir chirurgien, aller à l'école...) et sa survie sociale à court terme (se faire accepter des impitoyables bandes de street kids, travailler pour subvenir aux besoins familiaux...).

On craignait la lourdeur, et pourtant la grande économie figurative de cet *Ange blessé* arrive à lui conférer une étonnante gracilité. Suspendu dans une quasi-abstraction, comme en constant étourdissement, le film se noue avec une remarquable souplesse à son sujet. Un auteur à ne pas perdre de vue.

III. MENSUELS

10 FILMS DU MOIS

L'épure à la folie

Emir Baigazin revient avec *L'Ange blessé*, l'histoire de quatre ados qui se brûlent les ailes. Un film minimaliste à l'extrême et sous influence de Tarkovski.

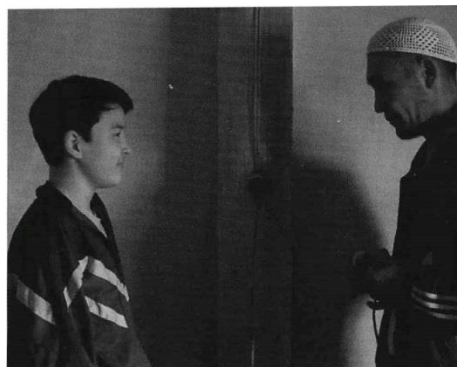
PAR FRANÇOIS BÉGAUDEAU

L'*Ange blessé* suit séparément quatre adolescents qui n'ont en commun que le lieu – quelque part au milieu de plaines incultes –, mais parmi eux le parcours du surnommé Poussin, bien que placé en second, peut être librement interprété comme l'épisode fondateur des trois autres. Poussin se prépare à une audition de chant lyrique. Le premier plan le voit chanter l'Ave Maria : fragile mais prometteur. Puis une mauvaise grippe lui casse la voix. Après des efforts vains pour la retrouver, Poussin admet qu'il ne chantera plus. Et court intégrer une bande de petites frappes où il racettera à coups de poing et de pied.

Au préalable, Poussin a égorgé la poule qu'il chérissait car elle lui donnait les œufs dont le jaune entretenait ses cordes vocales. Le cercle vertueux est cassé. Puisqu'un récit à venir amalgamera cette déchéance à celle d'un ange blessé, appelons cela « la chute », titre d'un des quatre chapitres. Elle prend ici la forme spécifique d'un divorce, non pas tant avec la nature ou le règne animal qu'avec la chair, entendue dans son sens métaphysique. Puisque la poule ne peut rien pour ma voix, pour ma vocation, la chaîne est rompue qui menait de la matière à Dieu. Plus que jamais la chair est triste.

Les quatre garçons partagent avec le héros du stupéfiant *Leçons d'harmonie*, premier film du même Baigazin, dont on retrouve ici l'acteur principal, une austérité qui confine à un purisme dont leur commune maigreur serait la marque, le stigmat. Tout est fait pour réduire la matière à son plus simple appareil, l'existant à sa plus sobre expression : sols caillouteux, murs vides, rues désertes, ciel sans nuages. Et les intérieurs éclairés par l'étrange flamme d'une bougie depuis que, nous apprend un panneau introductif également sobre, la crise d'après la fin de l'URSS provoque de fréquentes coupures d'électricité.

Le fait historique sonne comme une aubaine formelle, tant il est propre à soutenir l'effort général, l'épure programmatique. Car il faut se purifier de quelque chose. Il faut se purger. Qu'on s'en asperge longuement ou qu'on la boive dans des quantités indues, l'eau est dans cette optique le dernier auxiliaire à peu près fiable. Pour le reste, on ne comptera que sur soi. On sera un moine. Un anachorète. On n'aura ni ami, ni frère, ni père, ou bien de passage

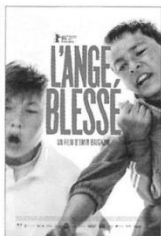


et vite reparti. On vivra de peu. On sera aussi économe en mots qu'en gestes. On ne sourira jamais. On sera un peu dingue.

Assurément, Baigazin va trop loin. La fixité de ses plans est trop radicalement fixe. L'immobilité des corps trop immobile. Ses cadres trop cadrés. Ses plaines trop mornes. Le laconisme forcé. La gravité appuyée. Les têtes de ses adolescents trop basses, leurs épaules trop rentrées, leur solitude trop solitaire, la soupe trop frugale. Baigazin va trop loin, et il se pourrait bien qu'en deux films il ait déjà épuisé les ressorts de sa première manière, et qu'un troisième de même facture (mêmes acteurs, mêmes lieux, même minimalisme) nous lasse. Mais en l'état, on aime encore s'infliger cela. Ses outrances mystiques font encore le prix de ce cinéaste venu de l'espace – ou du Kazakhstan, ce qui en revient au même. Aussi bien que sa façon de mener son affaire sans concessions, comme tous les irréductibles embarrassants – premier chef Tarkovski, seule référence possible de ce cinéma autoréférent. De tenir son cap austère au-delà du raisonnable, jusqu'à son point de folie.

La folie des quatre gosses est celle de la tique célébrée par Deleuze : elle tient dans la réduction du vivant à quelques modalités sur quoi placer toute la concentration, toute l'intensité. À l'image de son premier héros obsédé par la saleté et piègeur d'insectes, un personnage de Baigazin se dessine en deux traits que tracent les opaques plans d'ouverture. L'un chante et a les yeux bleus. Un autre coule du mercure dans du bois creux et récupère des métaux dans les usines désaffectées. Un autre est porté sur le végétal et entièrement requis par un examen scolaire. Fatalement la monomanie tourne à l'obsession, à la fixette. Elle est de la folie en puissance. On commence par ne penser qu'à son herbier, et on finit par croire qu'un arbre pousse à l'intérieur de soi. Vient-il en lieu et place du fœtus qu'on a demandé à sa petite amie de tuer dans l'œuf ? Est-ce punition de ce péché contre la vie ? Peu importe : un arbre pousse en soi, et qu'il faut arroser. Alors on boit toute la journée. On finira dans un lit à ciel ouvert, posé au faite d'une colline, un bocal à portée de main. Ce sera à prendre ou à laisser. Pour l'instant nous prenons.

L'ANGE BLESSÉ
avec Omar Adilov, Timur Aidorbekov
Capricci Films
sortie le 11 mai



L'Ange blessé

PAR ADRIEN DÉNOUETTE

Deuxième partie d'un triptyque consacré au Kazakhstan, après *Leçons d'harmonie*, primé en 2013 à Berlin, *L'Ange blessé* poursuit la radiographie de cet ex-république soviétique. Le film se compose d'une série de contes moraux dont les protagonistes, quatre garçons au seuil de l'âge adulte, s'adaptent non sans frais au monde qui les entoure. Avec l'assurance plastique et le talent de directeur d'acteurs qui ont fait son succès, Émir Baygazin filme ainsi les parages d'une campagne parsemée d'anciens kolkhozes où chacun, placé face à un choix crucial, semble arrêter très tôt son destin pour toujours. Forçant parfois le trait du déterminisme – au point de faire automatiquement tomber un virtuose dont la voix mue dans la petite délinquance –, le film se montre plus vertigineux



lorsqu'il précipite ses personnages dans des gouffres inattendus. À l'image de ce premier de la classe, promis à des études de médecine synonymes d'évasion, sombrant peu à peu dans un tunnel de paranoïa au bout duquel, fatalement, se seront refermées toutes les portes de sortie qui lui semblaient promises. C'est là, hors de

toute surenchère symbolique, que Baygazin se montre le plus subtil à portraiturer cette génération condamnée à ne jamais voir passer le train de son époque. ●

d'Émir Baygazin
avec Nurlybek Saktaganov,
Madiyar Aripbay...
Distribution: Capricci Films
Durée: 1h52
Sortie le 11 mai

PREMIERE



★★ L'ANGE BLESSÉ

d'Emir Baigazin

Après le glacial *Leçons d'Harmonie*, Emir Baigazin continue d'autopsier au scalpel l'aride société kazakhe. Dans ce film inspiré d'un tableau de Hugo Simberg, il suit cette fois le destin parallèle de quatre jeunes garçons à un moment crucial de leurs vies alors qu'ils sont confrontés à l'immobilisme et la violence d'un village abandonné du Kazakhstan. Et si le cinéaste n'a rien perdu de la force d'évocation de sa mise en scène ni de sa capacité à sculpter des personnages dans un terreau quasi mythologique, *L'Ange Blessé* se révèle parfois trop hermétique pour prendre vraiment aux tripes. Ce qui n'empêche pas ses fulgurances poétiques de nous hanter longtemps après le visionnage.

MATHIAS AVERTY

1 H 52. AVEC OMAR ADILOV, TIMUR AIDARBEKOV, MADIYAR ARIPBAY... DISTRIBUTION CAPRICCI.

POSITIF

seul vrai mystère de ce film réside dans son couronnement vénitien avec l'attribution du Lion d'or en 2015. Voir n°657 p. 34.

Vincent Thabourey

L'Ange blessé Ranenny Angel

Kazakh, d'Emir Baigazin, avec Nurlybek Saktaganov, Madipar Aripbay, Madiyar Nazarov, Omar Adillov.



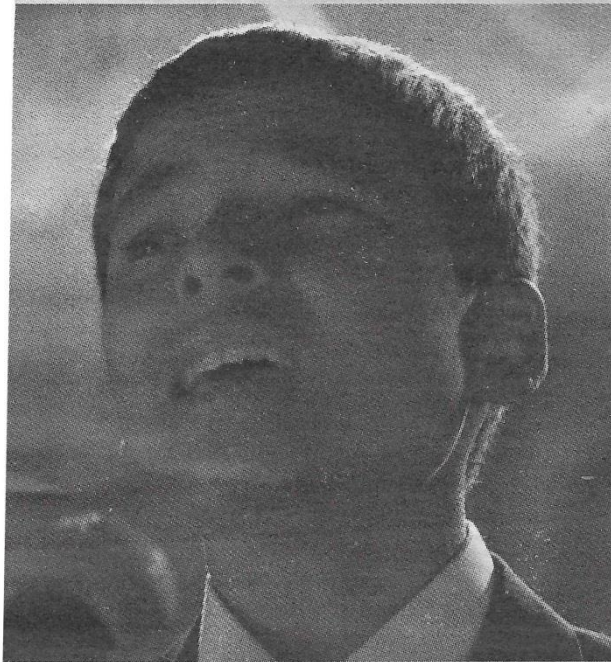
Un village au Kazakhstan, un lieu sans nom, impossible à localiser, un *no man's land*. L'action se déroule pendant les années quatre-vingt-dix alors que le pays, après le démantèlement de l'URSS, connaît une crise économique si grave que l'électricité est coupée régulièrement. Pour son deuxième long-métrage (après le très remarqué *Leçons d'harmonie*), Emir Bagaizin se concentre sur le destin de quatre adolescents, chacun exposé à un dilemme moral (voler ou ne pas voler? Être violent ou ne pas être violent? etc.). Les quatre histoires se suivent, reliées entre elles par un subtil système de rappels et de rimes. La mise en scène travaille à créer une atmosphère de conte moral. Ainsi les fonds unis et les décors épurés confèrent une intensité hypnotique à la vie intérieure des personnages. Ainsi, aussi, l'aspect statique des situations filmées (les corps bougent peu) et le traitement abstrait de la lumière (aplats et clairs - obscurs) donnent une dimension universelle au récit qui, souvent, a quelque chose de la parabole. La tonalité d'ensemble est sévère et âpre, les personnages de *L'Ange blessé* faisant tous les mauvais choix : ceux qui mènent à la souffrance et à la perte; l'attention portée à la nudité et à la peau semblant souligner

que tous les rituels de purification sont vains. C'est cette cruauté de ton qui, me semble-t-il, fait la singularité et le prix de l'œuvre de Baigazin. On regrettera seulement le caractère parfois systématique de la narration (chaque épisode illustre un péché) et de la réalisation (récurrence des mêmes cadres et des mêmes éclairages) qui rend le film un peu sec et prévisible et, surtout, aplanit ses quelques beaux moments de désespoir et de violence.

Jean-Christophe Ferrari

pariscope

DRAME



L'ANGE BLESSÉ

Dans les années 1990, quatre adolescents qui vivent dans un village du Kazakhstan tentent de se construire une autre vie. Jaras porte des sacs de farine pour nourrir sa famille car son père, sorti de prison, ne trouve pas de travail. Doté d'une très belle voix, Poussin s'entraîne pour passer un concours, mais les caïds de l'école vont en décider autrement. Crapaud, à la recherche de métaux à vendre, tombe sur trois illuminés qui lui font miroiter un trésor caché. Quant à Aslan, un brillant élève, il sombre dans la folie après avoir forcé sa petite amie à avorter... Deuxième volet d'un triptyque inauguré par le troublant « Leçons d'harmonie », le nouveau film du jeune réalisateur kazakh Emir Baigazin fascine par sa poésie singulière et sa rigueur formelle. A mi-chemin entre réalisme et parabole, cette œuvre finement mise en scène reflète, au gré de ses segments, les difficultés des jeunes générations à se forger leur identité dans un pays qui reste marqué par un siècle de régime soviétique. ●

W.B.

jeune cinéma

ACTUALITÉS

L'Ange blessé



J.M.M. Le film contient une série de plans magnifiques, presque immobiles, qui évoquent Le Caravage ou Hugo Simberg et sa fresque réalisée pour la cathédrale de Tampere, *La Guirlande de vie*. "Elle représente trois garçons, comme autant d'apôtres qui transportent un arbre de vie", déclare Emir Baigazin. C'est ce que vous pouvez voir à la fin de chaque partie, lorsque le titre du chapitre apparaît." Mais la dernière apparition de *La Guirlande de vie* ne comporte aucun visage d'enfant, comme si l'enfance était morte. Le message que semble nous apporter le réalisateur est le suivant : il faut prendre garde à ne pas blesser les anges, autrement dit les enfants, dont il brosse quatre portraits bien distincts, métaphores du paradis perdu, de la tristesse de la vie, contrebalançée parfois par des moments de grâce comme la voix de Poussin lorsqu'il chante un *Ave Maria* à deux reprises.

L'Ange blessé est le deuxième volet d'une trilogie inaugurée par Emir Baigazin avec son très remarqué *Leçons d'harmonie* en 2013. Au Kazakhstan, dans les années 90, dans un village reculé, le film décrit

les destins tragiques de quatre adolescents qui se brûlent les ailes pour se faire une place dans le monde. Quatre histoires bien séparées, même si elles présentent des similitudes. Jaras, lorsque son père sort de prison, doit travailler pour nourrir sa famille. Poussin a une très belle voix, mais les petits caïds de l'école vont l'empêcher de trouver sa voie. Crapaud parcourt les ruines pour trouver du métal à revendre lorsqu'il rencontre trois simples d'esprit qui parlent d'un trésor caché et pour lesquels il commettra l'irréparable péché. Et enfin, Aslan est un élève brillant qui doit parer au plus pressé lorsqu'il apprend que sa petite amie est enceinte.

Baigazin se défend d'avoir voulu faire un énième film sur l'adolescence, même si on le sent fasciné par le sujet et ses modèles, d'une beauté remarquable, et qu'il filme parfois d'une façon ambiguë, comme s'il s'inspirait de Pasolini. "*L'adolescence*, déclare-t-il, *n'est pas le sujet de ma trilogie et il n'y a rien d'autobiographique dedans. Elle est simplement le prisme privilégié à travers lequel je peux aborder les dilemmes moraux, les conflits intérieurs des hommes, de la manière la plus claire et la plus sensible possible.*" Quelle est la signification de ce film polysémique ? Il garde son secret, comme si l'auteur voulait référer au trésor dont parlent les enfants fous de son film. Bien sûr, il n'est pas interdit de faire un parallèle entre les fautes irréparables que commettent ces jeunes et l'état de leur pays : "*Les personnages sont tous les*

80

quatre confrontés à un dilemme moral. Ce qui m'importe, c'est qu'ils réalisent qu'ils ont fait le mauvais choix. Les années 90 ont été marquées par une crise profonde pour le Kazakhstan : l'électricité était coupée régulièrement, les orphelinats étaient surpeuplés, à l'heure du couvre-feu la rue devenait un petit théâ-

tre de la criminalité. Les lois scélérates ont fini par devenir la norme." Beau film envoûtant, étrange et ténébreux.

Ranenyy Angel. réal, sc, mont : Emir Baigazin ; ph : Yves Cape ; int : Nurlybek Saktaganov, Madiar Aripbai, Madiar Nazarov, Olmar Nadilov. (KAZ/FR, 2016, 112 mn).

ACTUALITÉS

LE CINÉMA

JEUNESSES BRISÉES

Sur *L'Ange blessé* d'Emir Baigazin

On peut désormais adjoindre au nom du « vétéran » du cinéma kazakh contemporain, Darezhan Omirbaev, celui du trentenaire Emir Baigazin, déjà remarqué avec *Leçons d'harmonie* (2013), dont il propose, avec son nouvel opus, une déclinaison en quatre parties. Grand créateur de formes, Baigazin est un peintre-chroniqueur particulièrement sensible de l'adolescence.

L'Ange blessé, dont le titre et le soubassement se réfèrent au tableau éponyme du peintre finlandais Hugo Simberg (1873-1917), se veut la deuxième partie d'un triptyque, initié par le premier film de l'auteur, qui consacre à cette période ingrate de la vie, le début de l'adolescence, et dans un pays lui-même dévasté, une bonne partie de ses potentialités expressives. Aux troubles affectifs et aux désirs de création et d'affirmation de soi que l'on retrouve chez tout jeune garçon s'ajoutent, ici, les particularismes liés aux années quatre-vingt-dix au Kazakhstan, période sombre du post-soviétisme où les autorités coupaient régulièrement, par mesure d'économie, l'électricité. D'où de sublimes tableaux d'adolescents éclairés à la bougie que Baigazin filme à travers des embrasures de portes ou de fenêtres, par giclées de plans brefs, presque fixes.

Dans *Leçons d'harmonie*, Aslan, un garçon de treize ans, faisait l'apprentissage de l'humiliation que lui infligeait un voyou et du corollaire de cette dernière, le désir de vengeance : la montée de la violence chez la victime était dérangeante. Baigazin précisait ses intentions en affirmant que son film « ne raconte pas une guerre entre des personnes mais la guerre intérieure qui ravage une seule et même personne ». Mais, déjà, en cours de tournage, il pensait à déconstruire cette thématique pour en répartir les éléments essentiels sur quatre

destins de jeunes, apparemment différents mais évoluant tous sur le seuil de la pauvreté, au cœur de campagnes et de villages sinistrés.

Représenter la personnalité et les comportements d'individus se situant à la charnière de l'enfance et de l'adolescence est très difficile. Des maîtres asiatiques du Septième Art, grands chantres de l'enfance, tels que Yasujiro Ozu ou Hou Hsiao-hsien, étaient le plus à l'aise avec des sujets de neuf à dix ans. Comme le précise le jeune cinéaste kazakh : « Chacun des personnages de *L'Ange blessé* pourrait reprendre à son compte cette phrase tirée de *Sa majesté des mouches* de William Golding : "Puisque nous savons que personne ne viendra nous chercher et que nous allons devoir vivre ici pour toujours, alors nous ne pouvons plus nous comporter comme des enfants". »

L'Ange blessé n'est pas un film à sketches ni un film choral. Ses quatre portraits — ou quatre esquisses plutôt — hybrident références artistiques et constats sociaux, fables et peinture post-néoréaliste comme dans la première histoire où Zharas se sentant obligé d'aider son père à sa sortie de prison devient voleur à son tour.

La deuxième histoire, *Le Destin*, est la plus proche de *Leçons d'harmonie*, et donne une approche matérialiste et existentielle à la problématique décortiquée par le cinéaste. Balapan (dit Poussin) chante avec une belle voix enfantine. Des amis le contraignent à devenir violent et à se battre, tandis que sa voix mue, l'obligeant à abandonner le chant. Il semble que chaque nouvelle histoire s'enrichisse de la précédente, jusqu'à la dernière, *L'Avidité*, où le personnage d'Aslan, s'adressant à son amie Rosa, évoque dans la conversation le sort des autres protagonistes (Zharas est mort et Balapan devenu voleur vient de décéder à son tour). Un épilogue intemporel et très bref, purement d'exposition théâtrale sans trame, montre, dans une même salle, les commensaux réunis qui écoutent Balapan leur chanter l'*Ave Maria* de Schubert. La troisième histoire, *La Chute*, renvoie directement au tableau de Simberg. Son protagoniste, Zhaba (le Crapaud) rencontre deux jeunes qui transportent un camarade sur un brancard. Ils sont psychologiquement très perturbés et recherchent un trésor.

L'Ange blessé ne déroule pas des histoires linéaires mais des ébauches, des situations, avec des plans serrés où, comme chez Bresson (celui de *Pickpocket*), une attention particulière est accordée aux mouvements des mains. Mains qui transportent des sacs de farine, celles de Zharas, mains qui fouillent les décombres pour y piocher de la ferraille à revendre (*La Chute*), ou mains d'Aslan, l'apprenti médecin, qui dessinent (*L'Avidité*).

Toutes les maisons du film sont en ruine, dehors il n'y a que des terrains vagues. Les parents sont souvent en retrait ou alors, comme le père de Zharas,

IV. INTERNET



Après *Leçons d'harmonie*, Ours d'argent de la meilleure contribution artistique à la Berlinale de 2013, c'est assez discrètement que nous arrive le deuxième film du jeune Emir Baigazin. Construit autour de quatre parties, chacune centrée sur un adolescent (Jaras, Poussin, Crapaud et Aslan) et ponctuée d'un titre signifiant (le destin, la chute, l'avarice et le péché), *L'Ange blessé* offre quatre variations d'un même motif, annoncé par un titre assez programmatique : la perte de l'innocence, figurée par Baigazin comme un passage de la lumière à l'ombre. Ce que reconduit un petit fait commun à ces quatre récits interdépendants qui se déroulent toutefois dans le même village : les coupures d'électricité récurrentes imposées à la population afin de faire des économies. Cette idée très littérale de la lumière qui s'éteint est au cœur de l'écriture de Baigazin, chez qui l'espace est assez distinctement cisailé en deux, la lumière et l'ombre, l'enfance et l'âge adulte. Par quatre fois, un enfant va être ainsi amené à glisser d'un espace à un autre : de l'espace du fils à celui du père (Jaras) ; de l'intérieur à l'extérieur (Poussin) ; de la surface à un souterrain (Crapaud) [1] ; et, aboutissement du processus, d'un espace physique à un espace mental dans le cas d'Aslan, dont le déplacement est cette fois-ci intériorisé – il finit par croire qu'il abrite en lui un arbre qui pousse.

Chapelet de plans

Si le film est d'une limpidité de sens un peu dommageable, il fait toutefois preuve d'une certaine maîtrise dans sa façon d'inscrire dans le cadre le franchissement d'une frontière morale, par un travail minutieux sur la lumière qui donne au film une robe fantastique. En cela, Baigazin fait déjà mieux que *Leçons d'harmonie*, dont l'habileté consistait avant tout à emprisonner ses personnages dans des compositions criant parfois trop ouvertement leur picturalité, là où les surcadrages aliénants de *L'Ange blessé* nourrissent une sécheresse du style, précis et dépouillé, plus directement mis au service du mouvement du film. Le véritable problème de ce deuxième film se trouve ailleurs : si Baigazin sait indubitablement tenir un plan, son cinéma affiche ses limites à l'échelle d'une séquence ou même d'une scène, tant son montage isole, à quelques exceptions près, chaque fragment les uns des autres. Le film ressemble dès lors à une suite de petites trouvailles dont la fragilité du liant apparaît d'autant plus visible au regard du potentiel rythmique – quatre actes, quatre vitesses possibles – laissé en friche. Il y a aussi une forme d'étrangeté à cette stratégie narrative qui redouble le sens plus qu'elle ne le démultiplie : ni les spécificités des personnages, ni les particularités des intrigues (retour d'un père, voix qui mue, emprise de l'argent et avortement) ne semblent vraiment infléchir la trajectoire commune des épisodes, répétée pour mieux marteler la fatalité qui s'abat sur les jeunes hommes. Restent des qualités évidentes, mais qui à l'instar de *Leçons d'harmonie* nous laissent assez sur notre faim.

Notes

[1] Où vivent trois petits démons qui se déplacent comme les trois personnages de *L'Ange blessé* d'Hugo Simberg.

“L’Ange blessé”, joyaux d’Asie

Les feux du Festival de Cannes qui s’allument ce mercredi 11 risquent de renvoyer dans l’ombre deux très beaux films qui sortent en salle le même jour. Deux films asiatiques, même si ce même continent d’origine ne dit au fond pas grand chose, tant le style, l’approche et les racines de ces deux œuvres sont différents.



L’Ange blessé est le deuxième long métrage du réalisateur kazakh Emir Baigazin. Dès le premier, *Leçons d’harmonie*, révélation du Festival de Berlin 2013, on découvrait les ressources remarquables de ce jeune cinéaste. Certaines font de lui l’héritier (le seul ?) de la promesse d’un grand cinéma venu de la gigantesque zone asiatique de l’ex-URSS, promesse dont la principale figure était le compatriote de de Baigazin, Darejan Omirbaiev (*Kairat*, *Kardiogramme*, *La Route*, *L’Etudiant*).

Soit un cinéma inscrit dans des paysages définis à la fois par les steppes infinies et l’architecture stalinienne, avec une force véritablement hypnotique des plans, venus du grand art du cinéma soviétique des années 20 et 30, dont les puissances semblent s’être mieux conservées au-delà de l’Oural.

Mais tandis que les quelques talents venus de cette région disparaissaient peu à peu des radars, Omirbaiev compris, hélas, le surgissement d’Emir Baigazin faisait office de divine surprise : sans aucun artifice, ce garçon est capable de filmer une cruche à eau ou un type immobile sur une chaise et en faire un tableau *matériel*, physique, d’une capacité d’évocation et de mystère auquel n’atteindront jamais des milliers de tâcherons utilisant images étranges et moyens sophistiqués.

Mais ce n'est pas tout. Outre cette force du plan, Emir Baigazin détient un art du récit, c'est à dire à la fois des situations, des rythmes et de l'organisation des scènes, qui n'appartient qu'à lui. Sa manière d'alterner moments du quotidien et conflits dramatisés à l'extrême, sa capacité à proposer une circulation dans le temps qui ne soit ni assujettie à une chronologie stricte ni d'une virtuosité de bonimenteur, mais ouvrant sur d'autres interactions entre les êtres et entre les actes, est assez sidérante.

A voir ses films, on ne jurerait pas que le jeune cinéaste (il a aujourd'hui 32 ans) porte sur le monde et sur les humains notamment un regard particulièrement confiant et affectueux. Dur est ce monde, durs et obscurs les actes et les motivations de ceux qui le peuplent.

Cela tient, bien sûr, aux conditions d'existence locales, notamment dans cette région durant les années 90, époque à laquelle se situe le film, et où le réalisateur avait l'âge qu'ont ses personnages. Cela tient aussi à un pessimisme profond, qui trouve à nouveau dans *L'Ange blessé* des traductions très impressionnantes, inventant un point d'articulation entre fascination dantesque (le Dante de l'Enfer, bien sûr, ni Paradis ni Béatrice dans les parages) et questionnement vertigineux, sur les traces de Dostoïevski et de Kafka, sinon de Cioran.

Reprenant le titre d'un tableau de Hugo Simberg, le film est composé de quatre récits, ni mélangés ni entièrement disjoints. Quatre contes cruels de la jeunesse, quatre nouvelles centrées chacune sur un adolescent confronté à une crise, ou à un acte qui va changer sa vie. Chacun de ces récits serait un court métrage magnifique, l'ensemble est bien davantage que la somme des quatre. Et, malgré sa noirceur, *L'Ange blessé* porte cette heureuse nouvelle : le cinéma mondial compte un nouveau grand cinéaste, le cinéma d'Asie centrale a trouvé sa figure de proue.

Jean-Michel Frodon, 10 mai 2016



Le cinéaste kazakh nous livre le deuxième volet de sa trilogie vue à travers le prisme de l'adolescence. Une œuvre belle et exigeante.

Le titre du long métrage fait référence au tableau du peintre finlandais Hugo Simberg. Œuvre majeure du Symbolisme, ce tableau montre un ange, les yeux bandés, les ailes cassées, emmené sur un brancard, par deux hommes en noir, vers un lieu inconnu. Libre à chacun d'y apporter son interprétation. Le jeune cinéaste kazakh Emir Bagaizin nous livre la sienne avec son nouveau long métrage.

Prenant place dans un Kazakhstan intemporel malgré quelques indices qui permettent de situer l'action dans les années 90, l'histoire est partagée en quatre chapitres qui s'attardent chacun sur un personnage différent, tous des adolescents. Ici point de roublardise où l'on découvre que tout est lié par une pirouette narrative. Tout au plus quelques lieux reviennent, des liens se font au détour d'une discussion ou lors d'un plan final renversant de cruauté et de beauté à la fois. Nous ne sommes pas dans un film choral un peu pompeux mais dans une œuvre poétique et sociologique à la fois, belle et exigeante en même temps, qui évite le piège de l'illustration didactique et scolaire d'un système en train de pourrir. Le rythme est lent, le sens de l'ellipse peut dérouter au début, le réalisateur compose chacun de ses plans comme un tableau avec une précision quasi chirurgicale. Il confirme ainsi un véritable talent dans la mise en scène. Les liens avec la peinture ne se résument pas seulement au titre du film ou aux cartons bouclant chaque segments de l'histoire, la mise en image est pensée comme la confection d'un tableau de peinture avec ces plans éclairés à la bougie ou celui où l'on voit Alsan dormir sur son lit en haut d'une colline. Rien n'est laissé au hasard dans le cadre, chaque détail offre un indice sur une histoire qui ne se livre pas à grands coups de dialogue explicatif. Ce parti pris, radical, laissera sûrement de marbre certains spectateurs moins réceptifs à ce genre de cinéma. Ce serait dommage car la forme abstraite du film renforce d'autant plus l'impact du fond qui lui est très concret.

Le cinéaste réussit à cerner avec justesse les dilemmes que traversent les Hommes à l'adolescence. Si l'histoire prend place au Kazakhstan, elle reste universelle. Le ton général est sombre, voir pessimiste sur l'avenir de son pays où les personnages seront broyés par l'environnement dans lequel ils évoluent et où chacun va faire son entrée dans le monde adulte de



manière prématurée et violente. Comment espérer un futur meilleur quand la jeunesse, symbole de l'espoir, de l'innocence, est pulvérisée dans un monde sans pitié où règne la violence, la loi du plus fort, où même les innocents peuvent devenir des meurtriers, des voleurs ou devenir complètement fous. A travers le prisme de l'adolescence, c'est à la déliquescence d'une société à laquelle nous assistons.

Violence omniprésente à l'écran, qu'elle soit diffuse dans les rapports humains ou qu'elle explose à travers les actes. Montrée parfois frontalement comme dans le chapitre dédié à Poussin, ou de manière plus suggestive lorsque l'on suit Crapaud, dans un segment qui prend des allures de film post apocalyptique. Chaque personnage déclenche une apocalypse qui le mène vers un funeste destin où il perdra définitivement ses ailes d'ange. Emir Baigazin fait preuve de talent dans la direction d'acteur. Avec un sens minimal du dialogue, les quatre jeunes comédiens se montrent très convaincants dans des partitions différentes mais toujours justes. A l'image du film, leurs interprétations sont sèches, sans fioritures mais arrivent toujours à saisir l'essence des personnages. L'apparence juvénile des corps, des visages offre par ailleurs un contraste saisissant avec la dureté de ce qui est montré ou suggéré à l'écran.

Le metteur en scène confirme les espoirs qui avaient été placés en lui avec le glaçant *Leçons d'Harmonie*, son premier long métrage. En plus de nous offrir un cinéma beau et intelligent, il permet au cinéma kazakh, très rare sur nos écrans, de se faire une place de choix sur la scène internationale.

Adrien Charbonnier – 8 mai 2016



L'ange blessé

Publié le 1 Avril 2016



Deuxième volet d'un tryptique inauguré par le magnifique [Leçons d'harmonie](#), le nouveau film d'Emir Baigazin prend la forme de quatre récits aux allures de contes qui suivent quatre adolescents solitaires en prise avec le monde.

Nous sommes au milieu des années 90 dans un village du Kazakhstan, à une époque où le **gouvernement coupe régulièrement l'électricité pour faire des économies**. L'information nous est donnée en début de film puis se trouve illustrée régulièrement, comme une ponctuation aux histoires qu'on nous raconte. Le film regorge ainsi de **motifs revenant au fil des récits, certains faisant directement écho à *Leçons d'harmonie***.

Chacun suit un chemin dont **le tracé intérieur nous échappe avant de s'éclairer**. Soleil aveuglant, lumière de la bougie, errances au milieu de ruines, le cinéaste travaille les contrastes et modèle l'espace à la manière d'un peintre. **Tandis que chaque garçon suit une ligne radicale, se confrontant au vol, à la violence, au mensonge, au renoncement ou à la folie, habité par des angoisses auxquelles il faut trouver des réponses, la caméra compose des cadres rigoureux**, crée des ponts entre l'intérieur et l'extérieur, recherche constamment l'épure.

La direction d'acteurs et la mise en scène donnent naissance à un film hors du temps, presque hors du monde. **Si la stylisation vire parfois au maniérisme, on saluera à nouveau l'absolue rigueur d'un cinéaste qui assume et maîtrise ses partis pris**. Construisant une œuvre à mi chemin entre réalisme et parabole, Baigazin prouve avec *L'ange blessé* qu'il a de la suite dans les idées.

TimeOut

Après ‘Leçons d’harmonie’, Emir Baigazin retrouve le thème de l’adolescence avec ce long métrage qui confirme tout son talent et sa puissante radicalité.

Quatre garçons dans le vent aride du Kazakhstan, vers la fin du XXe siècle, alors que l’empire soviétique n’en finit pas de s’effondrer. Quatre histoires parallèles de passage à la vie adulte. Sèches, brutales. Et filmées avec la majesté de plans fixes qui ne sont pas sans rappeler, parfois, l’épure âpre et dense d’un Michael Haneke.

Tout juste adolescent, Jaras (Nurlybek Saktaganov) est employé à surveiller des sacs de farine. Il habite seul avec sa mère jusqu’au retour de son père, qui vient de sortir de prison. Gueule et voix d’ange, regard translucide, Poussin (Madiyar Aripbay) chante majestueusement, mais se voit peu à peu entraîné dans les rixes des bandes de garçons de son village. Errant dans les décombres, Crapaud (Madiyar Nazarov) recherche quant à lui des métaux à vendre, au fil de rencontres d’une inquiétante étrangeté. Etudiant prometteur, Aslan (Omar Adilov) semble peut-être le seul de nos quatre héros en état de sortir du marasme de son pays. Mais l’avortement qu’il croit devoir imposer à sa petite amie, pour réussir son parcours, le plongera peu à peu dans une étrange folie symbolique.

Traitées sans pathos, ces trajectoires brisées n’en deviennent que plus poignantes, grâce à la réalisation minérale de Baigazin, sublimée par la photographie d’Yves Cape - dont le travail sur ‘Hors Satan’ de Bruno Dumont ou ‘Holy Motors’ de Leos Carax nous avait déjà laissés bouche bée. Et si le Kazakhstan, son histoire, paraissent évidemment présents à travers les décors de décombres, les ruines métalliques du désert post-soviétique, au rythme de coupures d’électricité quotidiennes, les histoires que suit ‘L’Ange blessé’ (qui doit son titre à une toile du peintre symboliste finlandais Hugo Simberg, d’ailleurs reprise dans le troisième segment du film avec des enfants handicapés tout droit sortis d’un Beckett) semblent pourtant universelles.

Violence du passage à l’âge d’homme, cruauté des rapports sociaux, difficultés de la transmission d’un père à son fils ou jeux d’humiliations entre adolescents : ces thèmes qui traversent le film d’Emir Baigazin bénéficient d’un traitement sans concession. Mais sans excès, non plus. Et cet équilibre, juste et précis, paraît pour le moins impressionnant pour un cinéaste trentenaire (né en 1984), qu’il serait dommage de ne pas aller découvrir au plus vite.

Par Alexandre Prouvèze, 6 mai 2016



L'ange blessé, une nouvelle plongée dans l'adolescence fragile par Emir Baigazin

Le réalisateur Emir Baigazin livre L'ange blessé, second volet de sa trilogie kazakh après les mémorables Leçons d'harmonie récompensées par l'Ours d'argent de la Meilleure image au festival de Berlin 2013. Il scrute la fin d'une époque tandis que le communisme s'écroule à l'orée des années 90 et que les républiques soviétiques connaissent une crise sans précédent. 4 adolescents doivent grandir à toute vitesse et perdent leur innocence. 4 histoires distinctes, émouvantes et dures comme des coups de triques.

L'adolescence est une thématique centrale chez le réalisateur kazakh. Âge de tous les possibles, il plonge des êtres sortis de l'enfance dans un nouveau monde aux codes différents, plus directs et violents. Emir Baigazin exhume une époque de rupture où un pays s'écroule pour laisser émerger d'autres entités nationales. La transition est un choc pour les populations. Electricité coupée quotidiennement, orphelinats surpeuplés, instauration de couvre-feu et montée de la criminalité accueillent les aspirations vers la liberté.

Contexte déroutant pour 4 jeunes hommes obligés de s'adapter. Tout aussi rêche que *Leçons d'harmonie*, *L'ange blessé* ne fait aucune concession angélique. La cour de récréé devient un terrain miné et les confrontations s'érigent en règles de vie. Petits boulots et trafics permettent de subsister quand l'état n'est plus d'aucune aide.

Tour à tour loups ou moutons, les 4 protagonistes suivent leurs chemins sur la route de la vie.

Emir Baigazin privilégie l'épure et l'ellipse en s'affranchissant des artifices visuels. Montage épuré, paysages arides, expressions faciales minimalistes, l'émotion est tapie dans l'ombre, trésor caché qui se mérite. Si le rythme est souvent somnolent, des éclairs strient le film avec une cruauté inattendue. Tour à tour loups ou moutons, les 4 protagonistes suivent leurs chemins sur la route de la vie. Comme l'indique bien le titre, ils n'en sortiront pas indemnes, sacrifiant leurs rêves en suivant des processus irréversibles.

Comme son prédécesseur, cet ange blessé interpelle et fait rentrer dans une dimension différente. Comme de la science-fiction ultra réaliste.

Stanislas Claude – 2 mai 2016

famille chrétienne

Le jeune réalisateur kazakh Emir Baigazin n'est pas un inconnu au cinéma. *Leçons d'Harmonie*, son premier film avait remporté un Ours d'Argent au Festival de Berlin 2013. Il l'avait conçu comme le premier volet d'une trilogie sur l'adolescence, vue comme verre grossissant de l'humanité. C'est donc le deuxième volet qu'il livre aujourd'hui.

Il lui a été inspiré par le tableau *L'Ange Blessé* (1903) du peintre finlandais Hugo Simberg, où deux enfants habillés comme des adultes portent un ange au front bandé. Les quatre enfants du film, privés d'enfance sont des anges blessés. Jaras, dont le père sort de prison, doit travailler pour nourrir la famille. Poussin, qui a une voix d'or, prépare un concours de chant, mais est victime des caïds de l'école. Crapaud vit de la récupération de métaux, mais rencontre trois orphelins rendus à moitié fous. Aslan est un élève promis à de brillantes études, mais son amie est enceinte et il cherche éperdument une solution. Après les deux premières histoires, déjà dures mais d'une belle sobriété, les suivantes glissent vers le fantastique, avec une force impressionnante. L'histoire de Crapaud et de ses compagnons fêlés (et toxicomanes), évoque Fellini. On en est chahuté. Quant à celle d'Aslan qui tente d'aider son amie enceinte en s'occupant lui-même d'arroser l'arbre qui pousse dans son corps elle est aussi poignante que dérangement.

Qu'on ne soit pas rebuté par l'étrangeté de ces histoires. Dans le décor pauvre de ce village kazakh elles ont un ton très naturel, renforcé par l'élégant classicisme de la mise en scène qui fait de chaque plan un tableau profond et méditatif. Du cinéma pris au sérieux, qui retrouve ses lettres de noblesse.

Édouard Huber - 9 mai 2016